

→ Avant le « marché-parking », une halle orientale et un couvent d'ermites

Les Carmes, du couvent au marché

Bâti au cœur du quartier juif par des ermites revenus de Palestine, le couvent des Carmes, avec son étrange église à nef inversée, a été totalement rasé au début du 19^e siècle. À sa place, d'abord un exotique marché couvert de 1892 à 1964, puis l'actuel « marché-parking » à rampe hélicoïdale.



Tout a commencé au Mont Carmel. C'est sur cette montagne qui domine la Méditerranée au dessus de l'actuelle Haïfa que la Bible raconte la lutte entre Élie et les 450 prophètes de Baal. Inspirés par son exemple, des solitaires européens du temps des Croisades viennent s'installer là, à la fois ermites (ils prient nuit et jour en solitaires) et frères (ils célèbrent chaque jour une messe en commun). Mais les Musulmans reprennent peu à peu la Terre sainte et vers 1240, les « frères ermites du Mont Carmel » commencent à quitter leur montagne pour regagner l'Europe.

Une Europe en plein bouillonnement religieux où, pour encadrer un tant soit peu une piété qui déborde de tous côtés et a entraîné le succès des hérésies, Vaudois et Cathares en tête, l'église catholique encourage la création de nouveaux ordres comme les Dominicains et les Franciscains. Dans cette frénésie, les « Carmes », comme on va bientôt les appeler, ont tout d'abord un peu de mal à trouver leur place.

Arrivés à Toulouse autour des années 1250, ils s'installent d'abord au Feretra, un endroit désert aux portes sud de la ville, le long de la Garonne. Mais difficile de vivre en ermites aux portes d'une des plus grandes cités d'occident. Pour s'insérer dans la vie toulousaine, il semble que les Carmes aient mis en avant leurs capacités à convertir les Juifs.

Ceux-ci sont alors nombreux à Toulouse comme ailleurs dans le Midi. Ils habitent tout un quartier entre Saint-Etienne et le Château Narbonnais et commencent, comme dans le reste du royaume, à être l'objet de sévères persécutions qui aboutiront à leur expulsion au début du 14^e siècle par le roi Philippe le Bel.

La légende, retranscrite beaucoup plus tard, dit qu'un juif converti aurait offert aux frères sa maison. (Suite page 56).

La première église

Dès leur installation dans Toulouse en 1264, les Carmes font bâtir, sans doute à toute vitesse pour imposer le fait accompli, une première église, en partie grâce aux fonds donnés par le comte Alphonse de Poitiers.

Construite le long de la « carriera dels Joglars » (rue des Jongleurs, en occitan), c'est probablement ce qui deviendra plus tard la « chapelle de Notre Dame du Mont Carmel » ① En même temps, sur les terrains disponibles, qui ne compren-

ent pas encore tout le moulin, s'élèvent les bâtiments nécessaires au couvent, grand cloître ② salle capitulaire ③ et un ensemble dortoir-réfectoire-cuisines ④ qui sera ensuite détruit.



Le couvent à la fin du 15^e siècle

Le chœur 5

C'est le premier élément de la nouvelle église à être construit, peu après 1277. Il devait être à peu près semblable à celui de la cathédrale de Saint-Bertrand de Comminges dont était alors évêque le futur pape gascon Clément V. D'ailleurs, en janvier 1309, celui-ci, devenu pape, vient ici célébrer une messe, peut-être pour accélérer des travaux qui semblent achevés au début des années 1330.

La nef 6

Sa position transversale par rapport au chœur a pu faire croire que l'église était inachevée mais cette disposition semble avoir été ainsi conçue dès l'origine par un architecte qui devait être un proche du futur pape Clément V. La raison: tout simplement un manque de place. Les travaux dureront du milieu du 14^e au milieu du 15^e siècle. Mais l'église, dotée d'un orgue offert par une dame Calas en 1490, ne sera considérée comme terminée et consacrée solennellement qu'en 1511, soit 234 ans après le début de la construction du chœur...

Les cloîtres

Le « grand cloître » 7, sans doute bâti dès l'origine, est remanié au nord lors de la construction du chœur. Un « hôpital Saint-Eutrope » acquis au cours du 14^e siècle permet ensuite la construction du « petit cloître » 8. Ses rez-de-chaussée et premier étage abritaient réserves et greniers. Au dernier étage, percé de petites fenêtres côté rue, un « balet », balcon ou galerie couverte

typique de la région toulousaine.

Le portail 9 (masqué sur le dessin)

Bâti dans le dernier quart du 13^e siècle en face du grand autel, sur la grande rue à l'ouest, il était sans doute l'un des plus beaux qui se pouvaient voir avec sa multitude de figures sculptées (près de 90 selon Du Mège). Mutilé sous la Révolution puis désossé sous l'Empire, on ne peut plus en admirer que la merveilleuse tête barbue insérée dans le mur de l'immeuble du 16 place des Carmes.

Les bâtiments à l'est

Cette dernière partie du moulin ne fut acquise qu'en 1348 et permit aux Carmes de placer là jardin 10 réfectoire 11, cuisines, four, granges 13, écuries... Soucieux de leur confort, les Carmes acquirent même un terrain dans le moulin d'en face pour y mettre leurs latrines 14 (au grand

dam de leurs voisins) et firent construire à la fin du 15^e siècle un passage 15

(un cavalier tenant sa lance verticalement pouvait passer sous son ouverture de 4 mètres) pour s'y rendre sans encombre. Le clocher 16, lui, ne sera surélevé qu'au 17^e siècle.



(Suite de la page 54)

En fait, ce sont plusieurs habitants du quartier qui semblent avoir fait don de terrains au début des années 1260.

Une fois propriétaires en ville, les Carmes s'y transfèrent officiellement en 1264. Il va maintenant leur falloir garder la place. D'abord face aux habitants juifs du quartier qui, surtaxés et persécutés, voient forcément d'un mauvais œil cette installation. Autre légende : en août 1266, le tout nouveau couvent aurait subi pendant trois jours un siège en règle de la part de Juifs « pleins de fureur et de rage » menés par le « fils du viguier » qui se retrouve miraculeusement défiguré.

Le jeune notable se repent, est guéri et fait alors bâtir au couvent « le plus beau portail en pierre qui soit bien loin d'ici ». La légende est peut-être le souvenir d'une émeute provoquée par le zèle convertisseur des frères ou même manipulée en sous-main par les chanoines de la cathédrale Saint-Etienne. Car c'est de ceux-ci que viendra l'opposition la plus tenace : le nouveau couvent est en effet construit sans leur autorisation. Le conflit, qui agite les années 1264 à 1270, est apparemment violent et il faudra toute l'autorité du dernier comte, Alphonse de Poitiers (frère de Saint Louis), pour y mettre fin. Les chanoines réclament rien moins que 100 000 sous (manque à gagner sur les offrandes) et la destruction ou le don de la nouvelle église des Carmes. Lesquels ne veulent pas en entendre parler, encouragés qu'ils sont par le soutien de petites gens du quartier qui se groupent pour les défendre du harcèlement des chanoines. Alphonse réussit à imposer en 1270 un compromis plutôt favorable aux Carmes : en échange d'une redevance annuelle, ils obtiennent enfin des chanoines le droit d'avoir leur couvent sur le territoire de la paroisse Saint-Etienne. Cette popularité qui a permis la confirmation de leur installation à Toulouse, ils la doivent sans doute, en plus de leurs démêlés avec les Juifs, à leur mode de vie ascétique et à une image miraculeuse de la Vierge, peut-être rapportée d'Orient, qu'ils placeront au-dessus de leur grand autel.

Au début du 19^e siècle, la municipalité cherche à faire respirer la ville.

La destruction du couvent des Carmes permet de créer la plus vaste place de la ville après celle du Capitole.



La place des Carmes au 19^e siècle

En 1790, la Révolution interdit les ordres religieux contemplatifs, les 24 derniers frères doivent quitter l'habit et le couvent qui est nationalisé. Seule l'église reste consacrée au culte (hors une confiscation le temps de la Terreur), les autres bâtiments sont laissés à l'abandon ou consacrés à des activités publiques comme une salle de bal, finalement fermée en 1797 pour bagarres. L'État, en banqueroute, a besoin d'argent et cherche à vendre l'ex-couvent mais les acheteurs ne se pressent pas, à part la municipalité qui a un projet de place avec fontaine. L'ensemble du moulon lui est finalement vendu 66 000 francs en 1807 et rasé dans la foulée. Voilà Toulouse dotée d'une grande place carrée sur laquelle vient s'installer le marché aux herbes jusque là place Rouaix. Les



édiles ont bien sûr de grands projets, adoptés puis retoqués les uns après les autres car ils ont l'inconvénient de coûter de l'argent : une grande fontaine, une statue, un marché couvert... Un bassin tout simple avec jet d'eau **1** est finalement installé en 1845 puis quatre « candélabres-fontaines » **2** venus de la place du Capitole en 1851, mais il faudra attendre la destruction de la halle de la Pierre lors du percement de la rue de Metz pour que la place des Carmes obtienne enfin son marché couvert en 1892.

Le marché des Carmes au temps des « baladeuses »

La splendide halle de style oriental construite entre 1890 et 1892 abrite à la veille de sa destruction 114 « loges » **3** louées à la Ville par des commerces d'alimentation : avant tout boucheries, charcuteries, triperies, poissonneries, « chevroteries » (moutons et chevreux) mais aussi épiceries, bars et restaurants.

Sur les larges trottoirs qui entourent la halle, tous les matins entre 8 heures et midi et demi (plus le lundi après-midi), s'installent une cinquantaine de « baladeuses » vendeuses de fruits et légumes dont beaucoup de femmes d'ouvriers de l'ONIA (future usine AZF) des faubourgs sud de Toulouse venues vendre ici la production de leurs potagers. L'hiver, c'est le marché aux oies grasses **4** : un millier de belles volailles élevées sur la rive gauche de Cugnaux à Blagnac et proposées aux Toulousains quatre fois par semaine.

C'est que Toulouse se nourrit encore essentiellement de sa propre production. La commune compte près de 1500 maraichers professionnels avec une forte concentration dans les faubourgs nord vers Lalande, la Croix Daurade, Aucamville. Les sols y sont faciles à arroser et absorbent bien les engrais : gadoues urbaines jusqu'à la fin du 19^e siècle, puis fumiers des écuries de l'armée, enfin engrais de l'ONIA après la première guerre. Résultat, en 1956, la moitié des produits vendus sur les marchés toulousains sont locaux, particulièrement pour les légumes (oignons, carottes et poireaux de Blagnac, choux-fleurs d'Aussonne et de Merville...) et aussi pour les fruits (fraises et melons de Lapeyrouse et Castelmauou, pêches et pommes de Fronton ou Grenade...).

Mais le règne de l'automobile arrive et Toulouse veut des parkings en centre-ville. Au début des années 60, la mairie décide de transformer deux de ses marchés en « marchés-parkings » : Victor Hugo et les Carmes. Les halles seront détruites et remplacées par une structure en béton abritant le marché au rez-de-chaussée et les voitures en étages. Pour les Carmes, le projet est audacieux : une « rampe d'accès hélicoïdale qui aboutit au sommet du bâtiment après six révolutions et demi » et peut

À lire :

Articles de Sabine Lesur et Yves Dossat dans « **Les mendiants en pays d'Oc au XIII^e siècle** », Cahiers de Fanjeaux n°8, 1973 et « **La naissance et l'essor du gothique méridional** », Cahiers de Fanjeaux, n°9, 1974.

Déjà paru : Le Capitole (avril mai)

À paraître : La tour Maurand (juillet, août, septembre)

STUDIO DIFFÉREMENT

Merci à Henry Molet pour son aide.

Texte : Jean de Saint Blanquat

Illustrations : François Brosse

info@studiodifferement.com



« absorber jusqu'à 800 véhicules rangés en épis ».

En 1963, à la journaliste de l'ORTF qui l'interroge avant la transformation, une marchande répond, mélancolique : « Maintenant on s'est habitués, on va partir... Mais les premiers temps, ça nous a été dur. On s'aimait bien, aux Carmes... »